Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

17 | 2021
René Maran

René Maran - André Gide : un soupçon de proximité

Nimrod

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/7863>

DOI : 10.4000/coma.7863

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Nimrod, « René Maran - André Gide : un soupçon de proximité », *Continents manuscrits* [En ligne], 17 | 2021, mis en ligne le 29 octobre 2021, consulté le 07 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/coma/7863> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.7863>

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2022.

Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

René Maran - André Gide : un soupçon de proximité

Nimrod

Les routes de la région sont tracées sur un terrain sablonneux ; il n'existe pas de cailloux. Toutes les femmes des villages travaillent toute l'année du matin au soir pour apporter de la terre sur la chaussée ; cette terre, elles vont la chercher assez loin la plupart du temps ; elles n'ont pas d'outils pour l'extraire, et transportent cette terre sur la tête dans des paniers. La plupart de ces femmes ont des enfants au sein. D'où mortalité infantile et dépeuplement.

Ce travail, considéré comme une prestation, n'est pas payé, et ces travailleuses ne sont pas nourries¹.

Introduction

- ¹ Écrire sur un sujet de cet ordre exige qu'on se munisse de deux ou trois hypothèses de travail. Les miennes, je l'avoue, ont d'emblée fait chou blanc ! Mon enquête ne m'a offert que de l'inattendu, et sans cesse m'a obligé à problématiser à rebours. Car, cherchant à établir les liens qu'aurait pu entretenir René Maran, le premier Goncourt noir de la littérature française (1921) avec André Gide (« notre contemporain capital », formule désormais indissociable de son nom), je me suis heurté à une difficulté qui relève pour ainsi dire de la *théologie du silence* – étant entendu que le « dieu silencieux », dans ce contexte, sont les liens eux-mêmes, ou plutôt l'absence de preuves et de références pour les établir. Et pourtant, des indices, nombreux et concordants, parsèment *Voyage au Congo* (1927) et *Le Retour du Tchad* (1928) lorsqu'on les lit en parallèle avec *Batouala, véritable roman nègre* (1921). Pour le lecteur que je suis, les deux relations de voyage d'André Gide sont « informées » par le roman de René Maran.

Hypothèse hardie, diront les spécialistes de l'œuvre gidienne. Pas vraiment. Tout ressortissant de l'ancien Oubangui-Chari (centrafricain et tchadien), ainsi que les Congolais, *sont* ce lien. Il est indubitable. Sans le flair (ou la faculté de sentir), que vaut la recherche ? Il est plutôt surprenant que cette piste-là n'ait pas été explorée, même cent ans après le scandale provoqué par le Goncourt de 1921, un Goncourt historique, pour le moins. En ce moment, Paris bruit des rumeurs d'après lesquelles le prochain récipiendaire du prestigieux prix sera un Africain – les jurés de la célèbre Académie ayant décidé, semble-t-il, d'honorer le centenaire de *Batouala*. Cette rumeur a le sens de l'Histoire, même si les enjeux de la littérature se jouent peut-être ailleurs.

- 2 À mon humble avis, tous les spécialistes de Gide voient ce lien, mais ils préfèrent regarder ailleurs. Leur attitude est symptomatique du *non-dit* et du *silence* contre lesquels j'ai buté à toutes les étapes de ma recherche. Le silence signifie : « ça n'en vaut pas la peine. » Le non-dit proclame : « et si l'on découvrait un autre scandale ? » Mais lequel ? Tel est l'objet de mon unique hypothèse : *la conspiration du silence*. Il est massif et constant envers René Maran. Ni Gide ni ses amis ne l'épargnent. Évidemment, la « conspiration du silence » que j'analyse ici n'a rien à voir avec quelque théorie complotiste que ce soit. Le *Journal* de Gide, véritable bible de ses pensées et de ses actions, ne fait même pas à René Maran l'honneur d'un codicille ! Les *Cahiers*² de son ami et éditeur, Henri de Régner, ne comportent que deux occurrences le concernant. Leur teneur anecdotique ne mérite pas qu'on les rapporte ici. Autrement dit, le faisceau d'éléments qui étaient notre thèse sidère et leur anormalité questionne. Je devais absolument leur trouver une issue. C'est la raison pour laquelle je me suis reporté à *Gide et la question coloniale. Correspondance avec Marcel de Coppet, 1924-1950*, que viennent de publier Hélène Baty-Delalande et Pierre Masson. Ces derniers citent dans leur importante introduction les mots de Maran, lesquels étant précédés de cette phrase : « L'écrivain René Maran écrit ainsi » :

La nomination de De Coppet est une de ces lamentables erreurs dont le Front populaire ne tardera pas à se mordre les doigts. On a tort de vouloir faire ainsi plaisir à André Gide et aux Martin du Gard³.

- 3 Ces phrases sont des bombes ! Pour le moins, elles obligent à se demander : qui est René Maran ? Qu'il soit « écrivain » est secondaire, car sa plume souligne qu'il les connaît puisqu'il leur donne – à Léon Blum aussi, le président du Conseil –, une leçon de géopolitique. Cette audace mérite d'être interrogée, car le romancier guyanais met en question trois personnalités à la fois, et pas des moindres. Hélène Baty-Delalande et Pierre Masson ferment néanmoins le ban. D'où notre déception. D'ailleurs, ils ne citent pas directement René Maran, mais Alain Moreews, auteur de *Pierre Herbart : l'ordre réel et l'homme du Niger (1903-1974)*⁴. Cette désinvolture m'a suffoqué ! C'est alors que je me suis souvenu de certaines pages de *Congo-Océan. Le scandale d'un chemin de fer*⁵ de Ieme Van der Poel. Le professeur Roger Little m'avait offert, il y a de cela six ans, les deux tomes de l'universitaire néerlandaise. J'ai été ébloui en les relisant !
- 4 Enfin, j'accède aux références de la citation de René Maran, laquelle, par voie de conséquence, m'éclaire sur le bien-fondé de ma thèse : la conspiration du silence. J'apprendrai, toujours au « revers » du silence, qu'André Gide, Roger Martin du Gard et Marcel de Coppet n'ignorent rien de René Maran, même s'ils se gardent bien de consigner leurs impressions à son sujet dans leurs journaux intimes. Voilà trois *patrons*⁶ qui, tout empreints des valeurs humanistes et progressistes, se comportent à l'égard de l'auteur de *Batouala*, Goncourt 1921 – en somme, l'unique et incontournable

interlocuteur à même de les renseigner sur la manière d'être et de penser des Africains –, comme s'ils le ravalaien au rang de tous ces analphabètes d'Afrique dont Gide est devenu le défenseur attitré. (Notons qu'il y avait déjà des lettrés ; encore fallait-il aller vers eux.) L'attitude de Gide, de Marcel de Coppet et de Roger Martin du Gard est incompréhensible ; elle signale le refus de l'intégrer dans leur cercle. En même temps, André Gide s'annexe le dialogue, ou plutôt le patronage des Africains. À y regarder de plus près, se joue là un tout autre combat : la concurrence des auteurs. De plus, elle est assombrie par les pesanteurs du racisme, en dépit des idéologies progressistes des uns et des autres. Tout compte fait, mon article apparaît comme un hommage conjoint à Ieme Van der Poel et Roger Little, car ils m'ont fait comprendre, par un processus de rétro-éclairage, le poids de l'Histoire qui pèse encore aujourd'hui sur la place qu'occupent les Noirs au sein des lettres françaises. Ieme Van der Poel archive en effet les pièces les plus importantes des cent vingt articles que René Maran a écrits sur la construction du chemin de fer de Congo-Océan, de mai 1925 à juin 1934.

La sidération

- 5 Le tintamarre du Goncourt aidant, Gide ne peut pas ne pas entendre parler de René Maran. À l'instar du landernau littéraire, c'est dès novembre 1921 qu'il apprend l'existence de celui-ci. Évacuer d'un haussement d'épaules cette hypothèse, c'est renier la posture d'intellectuel de l'auteur des *Nourritures terrestres*, lui que ne dédaigne pas « la misère du monde » – pour reprendre la célèbre formule de Pierre Bourdieu. À la déclaration de la Première Guerre mondiale, il s'était mis au service de la Croix-Rouge ; il y aidait les réfugiés qui affluaient d'Allemagne et d'Europe centrale⁷. Que notre prudence en la circonstance se leste d'un doute raisonnable ne devrait pas nous empêcher d'examiner la sidération dont nous nous rendons complices après coup. Car il est sain que Gide s'adonne à l'oubli volontaire. C'est licite, c'est humain. Mais que nous refusions de l'admettre constitue un sérieux problème. Dans *Voyage au Congo*, Gide ne cesse d'évoquer son incompétence et sa non-légitimité. Dès l'ouverture de l'ouvrage, à la date du 21 juillet 1925, il écrit (rapportant un dialogue avec un voyageur sur le bateau) :

— Qu'est-ce que vous allez chercher là-bas ?

— *J'attends d'être là-bas pour le savoir.*

Je me suis précipité dans ce voyage comme Curtius dans le gouffre. Il ne me semble déjà plus que précisément je l'aie voulu (encore que depuis des mois ma volonté se soit tendue vers lui) ; mais plutôt qu'il s'est imposé à moi par une sorte de fatalité inéluctable, comme tous les événements importants de ma vie. Et j'en viens à presque oublier que ce n'est là qu'un « projet de jeunesse réalisé dans l'âge mûr » ; ce voyage au Congo, je n'avais pas vingt ans que déjà je me promettais de le faire ; il y a trente-six de cela⁸.

Après cette admirable confession vient l'aveu d'incompétence :

Je ne pouvais prévoir que ces questions sociales angoissantes, que je ne faisais qu'entrevoir, de nos rapports avec les indigènes, m'occuperaient bientôt jusqu'à devenir le principal intérêt de mon voyage, *et que je trouverais dans leur étude ma raison d'être dans ce pays*. Ce qu'en face d'elles je sentais alors, c'est surtout mon incompétence. Mais j'allais m'instruisant⁹.

- 6 Telle est la teneur de la note 1 rédigée en date des 24 et 25 août 1925, qui relate le drame des travailleurs Saras du Tchad. Gide avoue : « Comment savoir s'il est vrai que, parmi ceux qui les ont précédés sur les chantiers, la mortalité a été, comme on nous le

dit, consternante ?... Je suis trop neuf dans le pays¹⁰. » Il nuancera ces propos par la suite, révolté enfin par l'ignominie coloniale.

- 7 Le rapport à l'Afrique de Gide – qui est né en 1869 – remonte à 1906 environ ; il a lui-même précisé plus haut que son « désir d'Afrique » (pour reprendre un titre de Boniface Mongo-Mboussa) date de ses vingt ans – donc, de la fin du XIX^e siècle. René Maran interroge ce lien dans un article de 1955 publié dans la revue *Présence africaine*, « André Gide et l'Afrique¹¹ ».

- 8 La citation de René Maran que je reproduis ci-dessous gagnerait à être lue au regard des deux paragraphes qui la précèdent. C'est par souci de fluidité que je l'ai raccourcie :

André Gide n'a donc pas attendu la fin de la Première Guerre mondiale et la vogue du jazz pour découvrir et signaler la magie de « cette musique nègre, que bien des fois, loin de l'Afrique, il croyait entendre. » Il a pressenti en elle et par elle quelques-uns des maux qui rongeaient déjà l'Afrique Noire jusqu'aux moelles. « J'ai vainement cherché, lit-on en effet dans *Amyntas*, ce café sombre où ne venaient que les grands nègres du Soudan. Certains avaient l'orteil coupé en signe de servitude¹².

- 9 Puis il ajoute ces phrases comme pour faire écho à *Batouala*, son propre roman :

On y lit ceci encore, qui n'est peut-être plus vrai aujourd'hui, mais qui aurait pu figurer dans *Voyage au Congo*, tout comme dans *Amyntas* : « Je n'ai jamais rencontré que deux sortes de Français en voyage (et la plupart du temps je n'en ai rencontré pas du tout) : les intéressants, qui s'isolent et ne perdent nulle part le sentiment qu'ils ne sont pas chez eux ; les autres, ceux qui se regroupent, tapageurs, communs, répugnants¹³. »

- 10 En effet, nous lisons dans la préface de *Batouala* :

Car la large vie coloniale, si l'on pouvait savoir de quelle quotidienne bassesse elle est faite, on en parlerait moins, on n'en parlerait plus. Elle avilit peu à peu. Rares sont, même parmi les fonctionnaires, les coloniaux qui cultivent leur esprit. Ils n'ont pas la force de résister à l'ambiance. On s'habitue à l'alcool. [...] Ce sont eux qui assument la responsabilité des maux dont souffrent, à l'heure actuelle, certaines parties du pays des noirs. C'est que, pour avancer en grade, il fallait qu'ils n'eussent « pas d'histoires ». Hantés de cette idée, ils ont abdiqué toute fierté, ils ont hésité, temporisé, menti et délayé leurs mensonges. Ils n'ont pas voulu voir. Ils n'ont rien voulu entendre. Ils n'ont pas eu le courage de parler. Et, à leur anémie intellectuelle l'asthénie morale s'ajoutant, sans remords, ils ont trompé leur pays¹⁴.

- 11 Il est temps de revenir à notre point de crispation, la fameuse citation de René Maran d'après Alain Moreews : « La nomination de De Coppet est une de ces lamentables erreurs dont le Front populaire ne tardera pas à se mordre les doigts. On a tort de vouloir faire ainsi plaisir à André Gide et aux Martin du Gard. » Hormis le fait que nous avons affaire à une citation provenant d'une autre citation¹⁵, les auteurs de *Gide et la question coloniale* l'ont amputé d'une exclamation fort éclairante : « Tant pis ! » C'est la dernière phrase. René Maran se montre un brin insolent ; il ne peut se le permettre envers ces trois grands « patrons », c'est entendu. Eh bien, il l'ose ! Lorsqu'ils introduisent sa citation par cette phrase : « L'écrivain René Maran écrit ainsi », Hélène Baty-Delalande et Pierre Masson réécrivent la phrase d'Alain Moreews, qui avait fait précéder la même citation par ces mots : « René Maran, écrivain antillais, l'auteur de *Batouala*, fonctionnaire colonial fit connaître sa réprobation ».

- 12 Il faut dire ici un mot de la biographie de Pierre Herbart par Alain Moreews, qui n'est vraiment pas à la gloire d'André Gide ! Non seulement nous apprenons quantité de détails sur celui qui fut le secrétaire d'André Gide lors de son voyage en URSS en 1934, puis au Sénégal, en AOF, en 1936, mais aussi des pans entiers de la vie de « notre

contemporain capital », ses jugements tels que Pierre Herbart les rapporte, ainsi que son haut degré de militantisme. Ce Dunquerqueois, fils d'industriels déclassés, qui fut communiste contre le communisme lui-même, avait écrit que Gide avait « la passion de trahir et de se trahir soi-même¹⁶ ». À Cabris, près de Vence, où il fit la gloire du parti communiste local, Alain Moreews écrit sur la quatrième de couverture de *Pierre Herbart. L'ordre réel et l'homme du Niger (1903-1974)* : « Pierre Herbart et ses amis furent placés sous la surveillance de la Sûreté d'État. » C'est dire qu'il était sulfureux ! Il deviendra donc tout naturellement le « porte-parole » du cercle politique du « 1bis de la rue Vaneau » où vivent tous ces agitateurs. C'est qu'il avait épousé Elizabeth van Rysselberghe, la fille du peintre hollandais et de Maria van Rysselberghe, connue des écrivains sous le nom de « La Petite Dame ». Elizabeth donnera aussi à Gide son unique fille, Catherine Gide. C'est une fratrie, une « parentèle ». L'entourage de Gide est donc un laboratoire politique ; nous aurons bien tort de nous en tenir au seul témoignage de l'auteur du *Journal* pour juger de son engagement africain. La première note de *Pierre Herbart. L'ordre réel et l'homme du Niger (1903-1974)* donnerait le tournis à quiconque voudrait placer Gide dans les mouvements politiques d'alors. Lisons :

Le « Vaneau » désignait un groupe de personnes vivant autour d'André Gide en permanence. « En même temps cela faisait un peu un nom d'hôtel et convenait pour désigner un lieu où tant de gens passaient, logeaient deux ou trois jours, disparaissaient » (Jean Lambert, *Gide familial* éditions Julliard, Paris, p. 33, 34). Le « 1bis rue Vaneau » était composé de trois parties, de trois appartements : l'appartement d'André Gide, celui de son amie, Maria van Rysselberghe, mère d'Élisabeth, veuve du peintre Théo van Rysselberghe (1862-1926) qu'on appelait Mme Théo ou encore « La Petite Dame » et le studio que Marc Allégret, cinéaste, occupa jusqu'à son déménagement rue Byron, non loin des Champs-Élysées, avant qu'il ne soit utilisé par Élisabeth van Rysselberghe et son mari, Pierre Herbart¹⁷.

- 13 Ce passage, riche et complexe, change radicalement notre vision. Il nous montre que Gide se contente de filtrer l'influence de son cercle militant ; il n'abreuve ses récits de voyage que du strict minimum. Le passage cité ci-dessus ne m'éclaire pas davantage sur les paroles de René Maran citées par Alain Moreews, mais la lecture de *Congo-Océan, un chemin de fer controversé*¹⁸ me fait penser qu'elles doivent provenir des articles publiés par René Maran dans le *Journal du peuple*. L'ouvrage d'Ieme Van der Poel a été ma « bible » ! Lu en regard de la biographie de Pierre Herbart, il a contribué à amoindrir mes doutes. La citation proviendrait probablement d'un article de René Maran, dans le *Journal du peuple*¹⁹ – du moins, celui du XX^e siècle –, qui appartenait tout à la fois, comme ce fut souvent le cas à l'aurore du dernier siècle, aux mouvances anarchistes et communistes. Donc, un mélange détonnant ! Alain Moreews écrit :

Capable d'appréhender rapidement l'essentiel d'un dossier ou d'une situation politique et d'en dégager les lignes d'action, il [Pierre Herbart] savait, son article à *Vendredi* en faisait foi, à la fois polémiquer à partir de principes avec lesquels il ne transigeait pas et nuancer les termes d'une publication destinée à convaincre ses pairs de la presse et de la littérature engagée.

Parmi les principes d'analyse et d'action qui l'orientaient et orientaient l'expression de ses proches, il y avait ceux du marxisme, de la lutte des classes et aussi des droits des citoyens. Ces principes n'étaient pas que théoriques. À la différence de Gide, Pierre Herbart, qui n'étouffait pas dans les écrits de Marx, héritait d'une histoire familiale et sociale qui conjugait la détresse du déclassé familial et la révolte contre les infamies patriotiques de l'Action française. Dans le Nord de son enfance, à Dunkerque, les éditoriaux du *Courrier populaire* et la propagande des sections scolaires de la Ligue maritime et coloniale en avaient indigné bien d'autres²⁰.

- 14 La citation est longue, mais elle en vaut la peine. On prend la mesure des capacités du fameux secrétaire de Gide : un intellectuel de haut vol. Leurs débats au 1bis rue Vaneau devaient ressembler aux séminaires universitaires les plus pointus – l'art en sus. Comme Gide – et davantage que lui –, Pierre Herbart se situe au carrefour de toutes les histoires sociales. Enfant d'une ville portuaire, les abjections coloniales ne l'étonnent guère. Gageons que, lorsque René Maran publie son premier article dans le *Journal du peuple* en novembre 1925, qu'il l'ait lu. C'est peut-être lui qui fait parvenir à Gide au Congo ses coupures. D'un mot, Gide habite au sein d'un nid de révolutionnaires.

L'interpellation de René Maran – le mutisme d'André Gide

- 15 C'est dès novembre 1925, date cruciale puisque l'auteur des *Faux Monnayeurs* se trouve au Congo, muni d'un ordre de mission pour enquêter dans les colonies de l'AEF, que René Maran l'interpelle dans les colonnes du *Journal du peuple*, un organe de presse de gauche. Le recours à l'interpellation publique et « officielle » par voie de presse présage mal, on le sent, de leur futur et hypothétique dialogue. L'immixtion intempestive de Maran ne peut que refroidir Gide, car le Guyanais s'est invité dans sa mission sans lui demander son avis. Son séjour au Congo et en Oubangui-Chari en qualité de subalterne du ministère des Colonies lui a permis de réunir une somme colossale de notes. C'est de son propre chef qu'il se donne le mandat d'en rendre compte dans le *Journal du peuple*, lequel lui offre un surplomb qui sera perçu comme à bien des égards intolérable.
- 16 Se saisissant de l'actualité de la construction du chemin de fer Brazzaville-Océan, et du fait que Gide se trouve sur les lieux, Maran dénonce l'hécatombe des Saras, un peuple du Tchad :
- Aidés de certains administrateurs à poigne, sous la direction éclairée de gouverneurs paternels, le portage, le caoutchouc, les prestations et la maladie du sommeil ont définitivement anéanti, dans l'Oubangui, la populeuse région de Koumi. Où prendre des hommes, pour le chemin de fer ? Il a fallu recourir aux Saras du Tchad, race neuve et forte, obéissante et disciplinée, intelligente et travailleuse. Mais la faim, les marécages, la forêt et les terres qu'ils soulèvent, les tuent. Que fera la France de son immense Afrique Équatoriale, lorsqu'elle y aura enfin supprimé le dernier des nègres²¹ ?
- 17 Rappelons que l'extermination des Saras par le travail avait ému tous les Africains. Senghor s'en souviendra quatorze ans²² plus tard en les évoquant dans un poème célèbre, « Neige sur Paris » :
- Les mains blanches qui abattirent la forêt de rôniers qui dominait l'Afrique, au centre de l'Afrique
Droits et durs, les Saras beaux comme les premiers hommes qui sortirent de vos mains brunes.
Elles abattirent la forêt noire pour en faire des traverses de chemin de fer
Elles abattirent les forêts d'Afrique pour sauver la Civilisation, parce qu'on manquait de matière première humaine²³.
- 18 Senghor reprend entièrement l'esprit de l'article de René Maran cité plus haut : « Chaque fois que je pense à la civilisation, je ne vois qu'un charnier sans fin où picorent de joyeux corbeaux.²⁴ » L'un et l'autre nous apparaîtront durs, excessifs ; ce n'est rien au regard des massacres perpétrés au nom de la civilisation. Comme il l'avoue

dans le même article, René Maran revient à la charge par une longue confession dont les premiers termes sont :

Depuis quelques semaines, malgré toute la bonne volonté que j'apporte à ne rien vouloir voir, j'ai l'impression que l'administration coloniale va me forcer à produire, au grand jour du scandale, quelques extraits des nombreux documents qui dorment dans mes dossiers [...]. Je devrais ici, ailleurs, partout, lâcher tout à trac tout ce que j'ai appris, et qui est indéniable. Par pudeur et honte, je préfère patienter quelque temps encore, et donner à l'administration le temps de se reprendre, bien que j'aie, intolérablement profonde, la conviction de mal agir en me taisant.

- 19 Tels sont les sentiments qui animent René Maran. Ils nous bouleversent. À l'automne 1925, à travers ses articles du *Journal du peuple*, il se permet d'informer Gide, de le guider, de le tancer, et, à l'occasion, d'écrire d'autorité l'équivalent de ce que deviendront plus tard sous la plume de Gide *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* (du moins, une variante de quelques-uns de leurs pages).
- 20 Le culot de René Maran détonne ; c'est peu de le noter. Et pourtant, notre surprise ne se justifie guère. Maran connaît tous les lieux que visitera, aux pas de charge, Gide. Il connaît également toutes les difficultés (physiques et morales) contre lesquelles il butera. Il ne se fait aucune illusion sur le succès de cette mission, même si, au début de son séjour au Congo, il lui fait le crédit de le reconnaître comme « l'un des empêcheurs de danser en rond que sont les écrivains ». Mais cet état de grâce dure à peine. Maran a des informateurs avisés tout le long du parcours de Gide. Il piste ce dernier tel un agent secret. Il sait qu'il a déjà failli dans sa mission, qui est de ne jamais concéder la moindre parcelle de vérités aux administrateurs coloniaux.
- 21 Et puis, nonobstant mille et une considérations, Maran s'adresse à un pair : il n'a rien à redouter de lui. Aussi ne s'embarrasse-t-il d'aucune sorte des formalités d'usage. Qu'on en juge par ce fragment de son article du samedi 19 février 1927 dans le *Journal du peuple*. C'est son compte rendu du *Voyage au Congo*. Comme à son habitude, René Maran a lu l'ouvrage avant tout le monde, car il se réfère ici à la première édition du bouquin, celle parue dans le numéro de la NRF du 1^{er} février 1927. La réactivité de Maran force l'admiration, et davantage encore la « leçon » qu'il administre à Gide sur l'inanité de sa « mission » :

Il [André Gide] a « circulé entre des panneaux de mensonge. » On l'a empêché de « passer dans la coulisse, de l'autre côté du décor et de connaître ce qui s'y cachait. » C'est déjà bien beau qu'il ait pu découvrir et dénoncer les crimes de Pacha et ceux des sociétés concessionnaires. Qu'il se garde toutefois de croire que Pacha est une exception parmi les fonctionnaires de l'A.E.F. Ah ! si quelques-uns de ceux qui sont restés totalement propres voulaient se décider à parler, « l'immense plainte qui désormais habite Gide », croîtrait sans fin ni cesse²⁵.
- 22 En les relevant, Maran retourne les propos de Gide, soulignant leur timidité. Il dénonce leur « comédie », cette manière de se donner le beau rôle pour, quelque temps après, capituler avec grandeur. En effet, à la date du 30 octobre 1925, Gide confie :

Désormais, une immense plainte m'habite ; je sais des choses dont je ne puis pas prendre mon parti. Quel démon m'a poussé en Afrique ? Qu'allais-je donc chercher dans ce pays ? J'étais tranquille. À présent je sais : je dois parler²⁶.
- 23 Sa sincérité ne peut être mise en cause ; cependant, il se drape de vertus, s'indignant et se flagellant, comme à son habitude. Cette sincérité lui permet d'épargner l'administration – qui est son mandataire²⁷ –, et aussi Marcel de Coppet, son hôte et son protecteur dont la carrière et l'avancement dépendent du bon plaisir des gouverneurs

et, surtout des grandes compagnies concessionnaires, dont les lobbies donnent des ordres directement au ministre des Colonies. Ce point est capital. Ieme Van der Poel le confirme en ces termes : « Après son retour du Congo, Gide pense d'abord se mêler aussi à la discussion qu'avait suscité le cri du cœur de Maran, pour se raviser par la suite. » L'unique raison de ce renoncement, souligne Van der Poel, serait la protection de la carrière de son ami Marcel de Coppet – à l'époque du premier voyage africain de Gide, il est gouverneur par intérim au Tchad. Il faudrait ajouter également à ce motif la « mission » un brin officielle de Gide qui l'oblige. D'un mot, il est cerné par des conflits d'intérêts.

- 24 Maran a dû trouver scandaleux le silence de Gide, car ce dernier réagit toujours aux attaques, ne serait-ce que pour noter dans son *Journal* les raisons de son silence. Rien de tel avec René Maran, le black-out est total ! Gide n'assumera cette duperie de bon aloi que dix-sept ans plus tard, quand il rédigera la préface du *Chancré du Niger* de Pierre Herbart. Rétrospectivement, ce silence n'est-il pas l'aveu le plus convaincant, la preuve la plus éclatante produite par Gide à son insu ?
- 25 Le silence de Gide ne relève pas de la théologie négative ; c'est même tout le contraire. Au point où nous en sommes, affirmons que Maran n'a cure des réponses de Gide. Par la presse, il prolonge son réquisitoire entamé avec la préface à *Batouala* en 1921. Dès l'origine, il l'avait placé sous le patronage et la générosité des écrivains : peu importe que Gide se défile.

L'impasse de la posture morale

- 26 L'ambition de Maran n'est pas des moindres, sinon il aurait pris acte du fait qu'il ne peut rivaliser avec Gide : les controverses suscitées par son Goncourt le soulignent à l'envi. Il n'est pas exclu de peindre René Maran comme étant sous l'emprise de son prix. En tout cas, le dénouement de ses attaques contre Gide plaide pour cette hypothèse. Un certain don-quichottisme²⁸ s'est emparé de lui, même si Gide ne lui répond jamais. Maran estime que seul le nègre peut protester contre l'administration coloniale et les grandes compagnies concessionnaires. Autrement dit, il faut avoir subi les exactions de ces deux institutions dans sa chair et son esprit, ce qui n'est pas le cas de Gide. Nous verrons à la fin de ce chapitre que ni cette expérience ni la revendication de légitimité ne suffisent comme telles.
- 27 On ne mesure pas assez le poids du sous-titre de *Batouala* : « véritable roman nègre ». Son retentissement est considérable sur des consciences dominées, il inaugure l'irruption brutale et somptueuse de l'imaginaire africain sur la scène littéraire française. René Maran est un pionnier ; son nom le traduit *en tous les sens*, comme aurait pu l'écrire Arthur Rimbaud s'il était son contemporain. En tout cas, l'effraction de cette « esthétique nègre » – comme le qualifiera plus tard Senghor –, *Batouala* l'affiche, la manifeste. Et le Goncourt de 1921 assoit son importance. Aussi le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*, tels que Maran les évalue dès la seconde édition de sa fameuse préface en 1937, constituent « les satisfactions morales que [André Gide lui] devait²⁹ ». C'est un aveu d'une portée considérable, car, à partir de cette date jusqu'à sa mort en 1960, il traduira le relief le plus saillant de son caractère. Maran s'arroge la légitimité de cette cause. Comme il le souligne lui-même : « Ce roman est donc tout objectif. Il ne tâche même pas à expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre³⁰. » Le

« constat » et l'« enregistrement » sont ceux de notre *douleur* et de nos rêves. Senghor les saluera avec des mots inoubliables :

Après *Batouala*, on ne pourra plus faire vivre, travailler, aimer, pleurer, rire, parler « petit-nègre », mais *wolof*, *malinké*, *éwondo* en français. Car c'est René Maran qui, le premier, a exprimé « l'âme noire », avec le style français³¹.

- 28 Toutes les attaques dont Maran est l'objet de la part de ses confrères – au sein de la *Nouvelle revue française (NRF)* –, Ferroudja Allouache l'a montré, viennent de là. Benjamin Crémieux, l'auteur de ces attaques en 1921, symbolise à lui tout seul la défiance d'une bonne frange d'écrivains français : ces éminents concurrents de René Maran lorgnent tous le Goncourt. Aussi ne veulent-ils rien savoir de cet inconnu. Le piteux contenu de leurs arguments le prouve. Mais le silence de Gide est aussi leur corollaire. En ignorant René Maran, il libère la voie qui fait de lui le « parrain » des Africains. En effet, Gide se livre envers les Noirs à un pur et simple patronage. Il est paternaliste et condescendant, pour tout dire. Sa collaboration à *Présence africaine*, la première entreprise littéraire et politique des intellectuels noirs et maghrébins en 1948, le prouve. On cherchera en vain les traces d'une reconnaissance des Africains en tant que sujets autonomes et pensants dans le préambule qu'il accorde à cette revue. Cette « absence » est la conséquence directe du patronage : l'empathie et la charité ne se révèlent capables d'émanciper ni ceux qui les prodiguent ni ceux qui en bénéficient. Le patronage se situe hors du champ de la reconnaissance réciproque, et, donc, de la liberté. Or, la liberté ne s'octroie pas, et aucune action « civilisatrice », c'est-à-dire charitable, n'en sera jamais capable. À cet égard, Gide et Maran se rejoignent : tous deux sont convaincus de la mission de la France envers les « primitifs ». L'idéologie qui les anime est une retentissante impasse.
- 29 Pierre Herbart, le secrétaire d'André Gide lors de sa mission en Afrique occidentale en 1937, résumera l'impasse de la posture unilatéralement morale des gens de gauche ou dits progressistes en ces termes : « Il s'agit bien moins pour moi de défendre Coppet que de démasquer une infamie³². » Pierre Herbart est un authentique anticolonialiste. Il tentera de sortir Gide de son sommeil dogmatique. Mais par éducation, tempérament et idéologie, Gide ne deviendra jamais anticolonialiste. S'il dénonce volontiers les « mauvais coloniaux », il pense néanmoins que la colonisation est perfectible. Or, la colonisation, comme le montrera plus tard Aimé Césaire, est la quintessence de l'immoralité. Nulle dénonciation n'en vient jamais à bout. Elle est bâtie sur l'exploitation de fond en comble des gens qu'elle prétend civiliser. Elle n'est rien d'autre que le triomphe du capitalisme. L'asservissement de l'autre – qui est toujours accompagné d'un haut degré de « chosification³³ » – constitue son programme. Et pourtant, en 1937, dans la préface qu'il consacre au *Chancre du Niger* de Pierre Herbart, André Gide fera un constat sévère du fait colonial, tout l'en admettant :
- Je pensais alors écrire un article que j'eusse intitulé *Apologie de l'esclavage* ; car enfin le maître d'esclaves soigne ses gens du moins comme un bétail ; tandis que les exploiters de là-bas pouvaient compter sur un remplacement ininterrompu de main d'œuvre, de « têtes de pipe » comme ils disent, l'administration s'y prêtant. Et comment le très faible administrateur ne prêterait-il pas la main aux abus, ne fermerait-il pas les yeux sur les exactions de ces compagnies qui disposent de son avancement, de sa carrière, par tout l'entregent qu'elles entretiennent à Paris³⁴ ?
- 30 En à peine trois phrases, Gide a mis en coupe réglée les enjeux meurtriers du colonialisme. Et pourtant, il est loin de prendre en compte le fait que tout colonialisme

est indissociable de la violence. Au contraire. Pour lui, une « bonne colonisation » est possible ; il le souligne en ces termes :

J'ai pu voir, fort heureusement, au Maroc, sous l'inspiration de Lyautey, un état d'esprit tout différent. En général, la force est de mauvais conseil, lorsque ne la vient pas tempérer le sentiment de justice. Et si, comme on l'entend trop souvent dire aux colonies, la bonté passe pour la faiblesse, par contre je ne pense pas qu'il y ait un peuple au monde qui ne reconnaisse pas l'équité. J'ai pu constater par la suite que les peuplades d'Afrique les mieux acquises et les plus réellement colonisées étaient celles pour la conquête desquelles la force était le moins intervenue. Celles, va-t-on me dire, où l'usage de la force n'a pas été jugé nécessaire... Mais non : que de fois l'aura-t-on fait inutilement intervenir ! Se faire aimer et respecter vaut toujours mieux que de se faire craindre, dans les colonies tout au moins, et les résultats les meilleurs sont ceux obtenus sans contrainte³⁵.

- 31 Admirable profession de foi ! Gide confirme une fois de plus être un excellent partisan de la colonisation, car il refuse délibérément d'admettre que celle-ci est un système ontologiquement vicié. Il est un pasteur de la bonne nouvelle coloniale, quoi qu'il dise. Sa vision des colonisés est soit morale, soit « culturelle », ce qui lui permet d'évacuer – sans doute à son insu – la violence intrinsèque de la politique. Elle a toujours été le bras armé et le paratonnerre des grandes compagnies concessionnaires, tout comme elle l'est aujourd'hui des multinationales. La vision « civilisatrice » de la colonisation ne se conçoit que si l'on admet la supériorité de la culture occidentale. Ainsi que Gide le rappelle en préambule du n° 1 de *Présence africaine* en 1947 :

L'Afrique méritait donc qu'on s'occupât d'elle. Non que l'on estimât alors qu'on n'eût rien à apprendre d'elle et de ses peuples arriérés ; mais il y avait chez elle sans doute beaucoup à prendre, à piller. Tout au plus quelques âmes enclines à la pitié s'inclinèrent devant certains flagrants abus et penchèrent avec commisération au-dessus de leurs frères douloureux. C'était notre devoir de tâcher de les élever jusqu'à nous...

Nous comprenons aujourd'hui que ces méprisés d'hier ont peut-être, eux aussi, quelque chose à dire ; qu'il n'y a pas seulement à chercher à les instruire, mais encore à les écouter³⁶.

- 32 Les mots de Gide traduisent la charité évangélique ! « Instruire » et « écouter » – ou l'inverse – c'est encore regarder le colonisé avec surplomb. Comme son ami Marcel de Coppet, Gide pense que le système colonial peut s'amender. Il reste sourd à ses propres conclusions, tout comme aux mises en garde – évidentes et lumineuses – venant d'administrateurs désenchantés :

Tel que je vous connais, vous deviendrez anticolonialiste, tout comme moi, me disait Félicien Challaye, à mon retour du Congo. Moi aussi j'ai longtemps tâché à maintenir à mi-pente, et gardé cette illusion que le bien puisse triompher. Je pensais : tout dépend d'une administration meilleure. J'ai dû me convaincre que, fatalement et quoi que les meilleurs fassent, les intérêts matériels des cupides (et toujours aux dépens des indigènes) sont et seront toujours triomphants³⁷.

- 33 En quoi l'analyse de Félicien Challaye, compagnon de Brazza et antidreyfusard, diffère-t-elle de celle de Gide ? En rien. Lui aussi a dénoncé les « grandes compagnies concessionnaires » qui, rebaptisées de la sorte, sont un calque de la Compagnie des Indes qui, depuis Louis XIV, se livrèrent à la Traite transatlantique. Plus que nul autre, Gide appréhende avec une pertinence rare le cœur nucléaire de la colonisation. D'où son intention d'écrire un article intitulé « Apologie de l'esclavage ». Mais alors pourquoi s'arrête-t-il en si bon chemin ? C'est que son aveuglement vient d'un parti pris idéologique, nous expliquent les éditeurs de *Gide et la question coloniale* :

Les principes humanistes et libéraux de Coppet rencontrent ici le « souci de la vérité » qu'il reconnaît à Gide, tout vibrant d'indignation ; et il ne s'effraie pas du « nouveau scandale colonial » que Gide ne manquera pas de lancer – « ce peut être passionnant », écrit-il le 26 décembre à Martin du Gard³⁸.

- 34 On peut même dire, comme le souligne René Maran dans son hommage posthume à Gide, que telle est la feuille de route que lui délivre le gouverneur Coppet :

De ces deux ouvrages [*Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*], c'est le premier qui a seul fait scandale. Il en est toujours ainsi chaque fois que l'on administre la vérité vraie. La vérité est de nature explosive et blessante. Celle de Gide *n'apportait pourtant rien à personne*. Brazza et Félicien Challaye avaient remonté bien avant lui le Congo et l'Oubangui. Les rapports officiels du premier, le *Congo français* du second avaient dénoncé avec la même objectivité lucide, la même indignation mesurée, la même force contenue ce qu'il dénonçait à son tour³⁹.

- 35 Les raisons qui poussent Maran à minorer la portée des ouvrages d'André Gide sont triples. La première est celle exprimée dans la citation : ils ne nous apprennent rien. Rappelons que telle était déjà sa conclusion avant leur parution : nous l'avons exposé plus haut. Deuxièmement, les propos de Maran corroborent ceux de tous les grands écrivains de son époque, de Philippe Soupault à André Breton, lesquels ont combattu l'aventure coloniale française, ainsi que les zoos humains de l'Exposition universelle de 1931. La troisième raison est un renversement qui, à l'insu de René Maran, opère contre lui-même. S'il est en effet si sévère avec Gide, c'est parce que leurs présupposés sont les mêmes. Aussi le dénonce-t-il avec tant de véhémence : sans le savoir c'est lui-même qu'il rabroue en mettant à l'index la démarche gidienne.

- 36 En effet, combien de fois avons-nous buté sur les phrases de Maran qui qualifient les Africains de « primitifs » ? Les formules ambiguës de la préface de *Batouala* – même en leur accordant le bénéfice de l'humour – le soulignent :

Les nègres de l'Afrique Équatoriale sont en effet irréflechis. Dépourvus d'esprit critique, ils n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune espèce d'intelligence. Du moins, on le prétend. À tort, sans doute. Car, si l'intelligence caractérisait le nègre, il n'y aurait que fort peu d'Européens⁴⁰.

Lorsqu'on rapporte ces phrases, on fait volontiers référence à Montesquieu. Je trouve cela très problématique. Comme l'a montré Franz Fanon, le racisme n'est jamais individuel, mais collectif, c'est-à-dire tout ensemble social et culturel. Aussi se payer du style sur le dos des autres, c'est se situer à l'extérieur d'eux et de soi-même. C'est une duperie de bon aloi. Perçoit-on seulement l'ambiguïté des phrases de Maran ? Césaire a admirablement déconstruit ce genre d'humour. Le « pongo » qu'il moque dans le *Cahier d'un retour au pays natal*, s'achève ainsi :

Il était COMIQUE ET LAID
COMIQUE ET LAID
J'arborai un grand sourire complice...
Ma lâcheté retrouvée !

- 37 Citons le début du poème pour une meilleure compréhension :

Un soir dans un tramway en face de moi, un nègre.
C'était un nègre grand comme un pongo qui essayait de se faire tout petit sur un banc de tramway. Il essayait d'abandonner sur ce banc crasseux de tramway ses jambes gigantesques et ses mains tremblantes de boxeur affamé. Et tout l'avait laissé, le laissait. Son nez qui semblait une péninsule en dérade et sa négritude même qui se colorait sous l'action d'une inlassable mégie. Et le mégissier était la Misère. Un gros oreillard subit dont les coups de griffe sur ce visage s'étaient cicatrisés en îlots scabieux. Ou plutôt, c'était un ouvrier infatigable, la Misère,

travaillant à quelque cartouche hideux. On voyait très bien comment le pouce industriel et malveillant avant modelé le front en bosse, percé le nez de deux tunnels parallèles et inquiétants, allongé la démesure de la lippe, et par un chef-d'œuvre caricatural, raboté, poli, verni la plus minuscule mignonne petite oreille de la création⁴¹.

38 La description de ce « semblable, ce frère » (Baudelaire) continue ainsi sur deux ou trois paragraphes. Césaire dit explicitement : « Il faut savoir jusqu'où je poussai la lâcheté. » (p. 40) Il sait parfaitement que dans cette description objective, passe aussi le racisme de la société dont il fait partie. Car les Noirs n'ont pas le monopole de la laideur, quand bien même la vue du pongo peut entraîner des arguments pour le pire. Et le pire, c'est cet argument prétendument subtil, qui reconduit les préjugés racistes en croyant les dénoncer avec finesse et doigté. Comme le souligne Fanon, il n'y a pas de degrés dans le racisme.

39 Pour finir, disons que la lecture du dernier article de René Maran dans le *Journal du peuple* le rend méconnaissable. On peine à croire qu'il ait écrit les mots qu'on va lire. C'est qu'il se renie et renie ces Africains dont il s'était proclamé grand procureur devant l'Éternel. Intitulé « Le Congo-Océan, inauguré aujourd'hui, couronne treize ans d'efforts et de lutte contre la brousse et la forêt vierge », ce papier est un torchon de la pure propagande colonialiste, un article digne d'extrême droite : on y entend leurs tics et leurs coups de menton. Maran me démoralise ! D'aucuns comme Ieme Van der Poel ont comparé son papier au communiqué de Pierre Laval, ministre des Colonies à cette date, mais, à nos yeux, celui-ci brille par sa sobriété.

40 Maran renvoie les Africains à « la brousse » et « la forêt vierge », qu'ils sont par essence. L'hécatombe des Saras n'est plus à ses yeux que de l'histoire ancienne. L'inauguration de l'abominable chemin de fer devient subitement pour ces mêmes Saras l'aboutissement de leur conquête « fraternelle ». Qu'on en juge : « Les Saras du Tchad fraternisent avec les Bayas du Moyen-Congo et les Bandas de l'Oubangui.⁴² » Quant au reste, la conclusion de son article l'énonce clairement :

C'est tout cela que signifie l'inauguration du Congo-Océan, voie ferrée qui est fatalement appelée à servir de plaque tournante à l'ensemble des chemins de fer de l'Afrique centrale, le jour où l'on jettera sur Stanley-Pool le pont grandiose qui, unissant Brazzaville à Kinchassa et l'Afrique Équatoriale française au Congo belge, prouvera aux indigènes et au monde civilisé la noblesse et l'humaine beauté de l'œuvre colonisatrice que la Belgique et la France entendent poursuivre côte à côte⁴³.

41 Le retournement de René Maran, à dire vrai, affleure dès la préface de *Batouala* en 1921. La campagne de dénonciation qu'il engage au nom de la grandeur de la France, une campagne qui lui permet d'enrôler les écrivains français, va de pair avec la glorification de la Civilisation, lors même qu'il l'exècre : « Tu bâtis ton royaume sur des cadavres⁴⁴ », écrit-il. Après une pareille condamnation – elle est l'une de celles dont on ne peut se repentir –, il faut être aliéné – à tout le moins, clivé dans son psychisme – pour oser malgré tout en appeler à l'« honneur du pays qui m'a tout donné, mes frères de France, écrivains de tous les partis ; [...] je vous appelle au secours, car j'ai foi en votre générosité⁴⁵ ». Se fait jour ici une incompatibilité ontologique : la dénonciation radicale vaut aussi acception de la colonisation.

42 D'abord, René Maran accorde aux écrivains un pouvoir qu'ils n'ont pas, car sa reconnaissance à la France exalte en même temps sa *puissance*, ce qui revient à accepter la « Civilisation » qu'il vient d'incendier. Ainsi se noue la contradiction où Maran

s'enferme : il dénonce et accepte le Mal, le récuse et l'exalte. L'auteur de *Batouala* est un pur et simple avocat du colonialisme. La préface de son roman a beau être le réquisitoire le plus définitif du capitalisme – hormis le *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire –, il le défend néanmoins inconditionnellement. Ensuite, il est à noter que Maran n'est pas Senghor, lequel dénonçait dès 1961 – le 8 février 1961, très précisément – le piège de l'aliénation culturelle. Autrement dit, c'est dès le lendemain des indépendances africaines que le président sénégalais, lors d'une réception que lui offre le Gouverneur général de la Fédération de la république nigériane, qu'il prononce ces paroles :

Je me rallie, sur ce point, à la vision optimiste de Teilhard de Chardin. Il serait grand dommage que le Négro-Africain fût absent à ce rendez-vous de l'Histoire, à ce moment de l'accomplissement de l'Homme, à cet âge de grâce où s'édifiera la *civilisation de l'Universel*. [...] Elle ne serait pas universelle, pas humaine, s'il manquait la chaleur de la Négritude⁴⁶.

- 43 Le lyrisme de Senghor date ; son optimisme aussi. Il n'empêche, sa défense des civilisations noires n'a pas pris une ride. C'est avec une clarté remarquable que le poète-président analyse l'origine de l'aliénation de ceux d'entre nous qui acceptent la colonisation :

Car la pire des colonisations est, n'est-il pas ? la colonisation de l'esprit. Il s'agit donc, aujourd'hui, contre les propagandes et les mensonges des idéologies, qui cachent mal les intérêts antagonistes, il s'agit de dresser la vérité de la Négritude : *notre* vérité. Il ne s'agit pas – nous ne le répéterons jamais assez – de défendre une peau, pas même une *race*. Nous avons mieux à faire que de semer la haine de l'Autre, qui est le contraire de la Négritude⁴⁷.

Analyse sublime : Senghor ne s'en laisse pas conter. Il ne renie rien de l'Afrique, tout en assumant avec fierté la culture gréco-latine. Rétrospectivement, il nous fait comprendre pourquoi le narrateur d'*Un homme pareil aux autres* de René Maran ne parvient pas à surmonter les préjugés racistes à son égard. En effet, il ne peut en triompher qu'en affirmant la fierté de *La Civilisation africaine*, comme l'aurait écrit Leo Frobenius. La colonisation commence toujours par la négation des cultures non occidentales. René Maran était l'homme le mieux placé pour le savoir. Dans son roman mondialement connu, l'ironie du « mokoundji de tant de villages », « le grand chef » et protagoniste *Batouala*, ne le souligne-t-elle pas magnifiquement ?

Conclusion

- 44 À toute dénonciation de l'autre correspondra toujours l'aveu involontaire de nos propres malentendus. Le dénoncé nous tend le miroir où nous contemplons les enjeux inconscients de nos présupposés. C'est l'autre qu'on voit et non pas soi-même, car aucun miroir ne saurait nous refléter tels que nous sommes. D'où l'aveuglement auquel personne n'échappe.
- 45 Le phénomène spéculaire évoqué là est le pendant du silence de Gide analysé dans ces pages mêmes. Ce silence est *actif*, il plane sur toute son œuvre, preuve qu'il avait réagi – et même surréagi – aux attaques de Maran. Il nie un confrère qu'il ne reconnaît ni ne nomme. Ce faisant, il le fait exister tel un *dieu absent*, le dieu de son voyage au Congo et au Tchad. À l'autre bout du miroir, René Maran n'a nullement conscience de se dénoncer lui-même à travers les attaques contre Gide. En effet, les véritables raisons de ses attaques (qui demeurent hors champ) ne sont pas celles qu'il brandit ou défend. En

tant que « nègre fondamental », il estime être la seule personne légitimée à donner la contradiction à Gide. En ce premier quart du ^{xx}^e siècle, comment lui donner tort ? C'est que, sans être tout à fait innocent, il n'est pas moins attendrissant : il s'acharne contre les représentations de sa propre pureté d'intention, ce qui est le comble de l'aveuglement. Il est permis d'en sourire : telle est la farce que nous fait jouer la dialectique du Bien et du Mal. Cette farce nous exhorte à prendre en compte la réversibilité des valeurs, quelles qu'elles soient.

- 46 Dès lors, que Gide dénonce les grandes compagnies concessionnaires afin de favoriser la carrière de son ami Marcel de Coppet, ou que Maran, lui, dénonce l'administration coloniale, ils le font tous les deux pour de mauvaises raisons : leur carrière. Je fais ici allusion à sa carrière littéraire, bien entendu. La carrière administrative, Maran n'a pu y réussir faute de diplômes adéquats ; Marcel de Coppet y a excellé parce qu'il en était bien pourvu. Son exemple souligne qu'un administrateur peut dénoncer la colonisation et faire carrière. Les exemples cités par Maran lui-même – notamment celui de son ami et compatriote Félix Éboué, tour à tour gouverneur de l'AEF, puis du Tchad – le prouvent à l'envi. Le vrai enjeu d'un tel débat est ailleurs : la colonisation n'est pas réformable, car elle sera toujours une machine de mort et de déshumanisation. La dénoncer, c'est se complaire dans la posture de l'écrivain engagé et dans celle de grand écrivain, mais pareille posture n'opère que si la République nous en donne le mandat. Maran n'a jamais eu ce privilège qu'il a tant convoité. Les sociétés démocratiques confient toujours à quelques-uns de leurs écrivains – et c'est arbitraire, en un sens – d'incarner leur conscience. C'est comme si le commerce et la conquête du marché – qui sont les deux mamelles des sociétés capitalistes – se préoccupaient d'éthique ou du bonheur de notre espèce. Il n'en est rien. Toutes les fins leur sont utiles et profitables : la destruction et la mort au seul service de l'efficacité. Que des écrivains se glorifient de leur statut de « belle âme » ou de « conscience » de leur peuple – ou même qu'ils la récusent avec violence au nom d'un impératif supérieur –, ils prouvent, hélas, que les humains, personnes sociales par définition, ne peuvent se passer de la comédie du Bien et du Mal : elle est essentielle à notre survie, car elle agit sur nos blessures et notre mauvaise conscience tel un baume. En effet, la société capitaliste ne nous laisse d'autres choix que ceux d'assumer notre destin de « produits » (et leur « obsolescence » programmée, pour reprendre les termes de Günther Anders). Raison de plus pour considérer André Gide et René Maran comme des frères siamois. Ils sont aussi nos frères, nos contemporains universels.

NOTES

1. André GIDE, *Voyage au Congo*, récits, Paris, Gallimard, coll. « Biblos », 1993, 29 octobre [1925], note 2, p. 71. [1^{re} édition 1927.]
2. Henri de RÉGNIER, *Les Cahiers*, inédits, 1887-1936, David J. Niederauer et François Broche (éd.), Pygmalion/G. Watelet, 2002, 14/11/1920 et 16/12/1921.
3. *Gide et la question coloniale. Correspondance avec Marcel de Coppet, 1924-1950*, Hélène Baty-Delalande et Pierre Masson (éd.), Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « André Gide », 2020, p. 25.

4. Alain MOREEWS, *Pierre Herbart : l'ordre réel et l'homme du Niger (1903-1974)*, Paris, L'Harmattan, 2018, p. 81.
5. *Congo-Océan, un chemin de fer colonial controversé*, textes choisis et présentés par Ieme Van der Poel, Paris, L'Harmattan, coll. « Autrement mêmes », tome I et II, 2006.
6. C'est un clin d'œil à Jean PAULHAN, *Braque, le patron*, Paris, Gallimard, 1952, bien sûr !
7. André GIDE, *Journal, une anthologie (1889-1949)*, Paris, Folio/Gallimard, 2012, [3 août 1914], p. 146 : « Je n'ai pas été cet après-midi, non plus que l'après-midi d'hier, à la Croix-Rouge, où je fais semblant d'être utile, bien plutôt que je ne suis utile réellement. Il n'est aucun cas où le privilège prenne un goût plus odieux. Mais l'hypocrisie est plus odieuse encore, et absurde cette comédie qu'on est tenté de se jouer à soi-même par crainte d'être en retard sur les autres. »
8. André GIDE, *Voyage au Congo*, op. cit., p. 7, 8. Nous soulignons.
9. *Ibid.*, p. 20. Nous soulignons.
10. *Ibid.*
11. René MARAN, « André Gide et l'Afrique », *Présence africaine*, n° 5, Paris, 1955, p. 741.
12. *Ibid.* Souligné par l'auteur.
13. *Ibid.*, p. 741-742. Souligné par l'auteur.
14. André GIDE, *Voyage au Congo*, op. cit., p. 14-15.
15. Alain MOREEWS cite en effet Nicole BERNARD-DUQUENET, *Le Sénégal et le Front populaire*, éditions L'Harmattan, 1985, p. 84.
16. Alain MOREEWS, *Pierre Herbart. L'ordre réel et l'homme du Niger (1903-1974)*, op. cit., p. 9.
17. *Ibid.*, note 1, p. 7. Nous soulignons.
18. *Congo-Océan, un chemin de fer colonial controversé*, textes choisis et présentés par Ieme Van der Poel, Paris, L'Harmattan, coll. « Autrement mêmes », tomes I et II, 2006.
19. Le premier journal du nom, un quotidien vraisemblablement, a paru pendant deux mois, en juillet et août 1849. Une équipe d'anarchistes et d'écrivains, dont Octave Mirbeau et Théophile Gautier, composait sa rédaction. Cf. Gallica.fr.
20. Alain MOREEWS, op. cit., p. 7, 8.
21. René MARAN, « Colonies et coloniaux », *Journal du peuple*, samedi 7 novembre 1925, dans *Congo-Océan, un chemin de fer controversé*, op. cit., p. 60.
22. Date de la première publication du poème de Senghor en 1939 dans la revue *Charpentier*. Cf. les notices de Pierre Brunel, dans Léopold Sédar SENGHOR, *Poésie complète*, Paris, CNRS éditions, coll. « Planète libre », 2007, p. 81.
23. Léopold Sédar SENGHOR, « Neige sur Paris », *Chants d'ombre*, dans *Œuvre poétique*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2006, p. 24 [1^{re} édition, Le Seuil, coll. « Pierres vives », 1945].
24. René MARAN, op. cit., p. 68.
25. *Id.*, « Commentaires sur le voyage au Congo d'André Gide », *Journal du peuple*, samedi 19 février 1927, dans *Congo-Océan, un chemin de fer controversé*, op. cit., p. 86.
26. André GIDE, *Voyage au Congo*, Paris, Gallimard, coll. « Biblos », 1993, p. 73 [1^{re} édition 1927].
27. *Ibid.*, à la date du 10 août (p. 15), on lit : « Un absurde contre-temps m'empêche, en passant à Boma (Congo belge), d'aller présenter mes respects au Gouverneur. Je n'ai pas encore bien compris que, chargé de mission, je représente, et suis dès à présent un personnage officiel. Le plus grand mal à me gonfler jusqu'à remplir ce rôle. »
28. On peut renvoyer ici à une lettre de 1954 de René Maran à Charles Barrailley, conservée à la bibliothèque municipale de Bordeaux, dans lequel Maran se compare à Don Quichotte.
29. René MARAN, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1938. Notre citation provient de l'édition de 2008, p. 18.
30. René MARAN, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1921, p. 10.
31. Léopold Sédar SENGHOR, « René Maran, précurseur de la négritude », *Liberté 1, Négritude et humanisme*, Paris, Le Seuil, essais, 1964, p. 410. Souligné par l'auteur.

32. Pierre HERBART, lettre à Christiane de Coppet du 18 novembre 1938, cité dans *Gide et la question coloniale. Correspondance avec Marcel de Coppet, 1924-1950*, op. cit., p. 26.
33. Aimé CÉSAIRE, *Discours sur le colonialisme* [1^{re} édition, 1955], Paris, Présence africaine, 2011, p. 10 et 23, soulignés par l'auteur. « Et je dis que de la colonisation à la civilisation, la distance est infinie ; que, de toutes les expériences coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires administratives expédiées, on ne saurait réussir une seule valeur humaine. [...] À mon tour de poser une équation : colonisation = chosification. »
34. André GIDE, « Préface au *Chancré du Niger* de Pierre Herbart », dans *Gide et la question coloniale*, op. cit., « Annexe II », p. 215, 216.
35. *Ibid.*, p. 214-215.
36. André GIDE, « Annexe III : Avant-propos à *Présence africaine* », dans *Gide et la question coloniale*, op. cit., p. 221.
37. *Id.*, « Préface au *Chancré du Niger* de Pierre Herbart », dans *Gide et la question coloniale*, op. cit., p. 214-215.
38. Hélène BATY-DELALANDE et Pierre MASSON, « Introduction », dans *Gide et la question coloniale*, op. cit., p. 19-20.
39. René MARAN, « André Gide et l'Afrique », *Présence africaine*, n° 5, Paris, 1955, p. 742-743. Nous soulignons.
40. René MARAN, *Batouala*, édition de 1921, p. 9-10.
41. Aimé CÉSAIRE, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1983, p. 40 [1^{re} édition, 1957].
42. René MARAN, *Journal du peuple* du 10 juillet 1934, in op. cit., p. 91.
43. *Ibid.*, p. 92.
44. René MARAN, *Batouala*, préface, p. 11. Nous en profitons pour remercier Roger Little pour l'aiguillon que fut sa relecture de notre article.
45. *Ibid.*, p. 11.
46. Léopold Sédar SENGHOR, « Indépendance et voie africaine du socialisme », *Liberté* 4, *Socialisme et planification*, essais, Le Seuil, 1985, p. 51. Souligné par l'auteur.
47. *Ibid.*, p. 51.

RÉSUMÉS

René Maran avait pour André Gide une admiration inconditionnelle, qui fera place, au moment de la publication des deux récits d'André Gide, *Voyage au Congo* (1927) et *Le Retour du Tchad* (1928), à une défiance tout aussi inconditionnelle. René Maran s'en prendra alors à la posture d'intellectuel engagé d'André Gide, et déclenchera une polémique largement passée inaperçue, en dépit des recherches de l'universitaire néerlandais Ieme Van der Poel. L'ouvrage de ce dernier, *Congo-Océan, un chemin de fer controversé* (L'Harmattan, 2016), nous confronte à ce que je nomme « la conspiration du silence », car Gide ne fait nulle mention de René Maran dans son *Journal*, et ses spécialistes sont tout aussi muets. Pourtant, dans le *Journal du peuple* (novembre 1925 - juillet 1934), le Goncourt 1921 a consacré bien des articles au voyage de Gide en AEF. J'analyse cet étrange silence, en m'efforçant de mettre au jour ses liens avec les jeux d'intérêts politiques, littéraires et moraux d'alors, tout en soulignant l'égotisme des deux figures, leur « concurrence », leur stratégie médiatique et, bien entendu, les limites qui en découlent.

René Maran admired André Gide unconditionally until the publication of Gide's travel narratives, *Voyage au Congo* (1927) and *Le Retour du Tchad* (1928), at which point he grew equally distrustful. René Maran then attacked André Gide's posture as *écrivain engagé* and launched a controversy that has largely remained unnoticed in spite of the research devoted to it by Netherlands academic Ieme Van der Poel. The latter's publication, *Congo-Océan, un chemin de fer controversé* (L'Harmattan, 2016), confronts us with what I call « the conspiracy of silence », for Gide makes no mention of René Maran in his *Journal*, and the specialists are equally silent. Yet, from November 1925 to July 1934, the winner of the Goncourt 1921 devoted many an article to Gide's trip in French Equatorial Africa (AEF) in *Le Journal du peuple*. I analyze this strange silence in an attempt to unearth its links with political, literary or moral interests of the times, while underlining the egotism of both figures, their competing with each other, their media strategies and, of course, the limits derived from those aspects.

INDEX

Mots-clés : René Maran, André Gide, conspiration du silence, silence, posture morale, aliénation culturelle, négritude, Pierre Herbart, Marcel de Coppet, Roger Martin du Gard, Félicien Challaye, AEF, Oubangui-Chari

Keywords : René Maran, André Gide, conspiracy of silence, moral posture, cultural alienation, negritude, Pierre Herbart, Marcel de Coppet, Roger Martin du Gard, Félicien Challaye, AEF, Oubangui-Chari

AUTEUR

NIMROD

Professeur de philosophie, rédacteur en chef de la revue *Aleph, beth*, fondateur de la revue littéraire *Agotem*, NIMROD est écrivain. En 2008, il a reçu le prix Édouard-Glissant, et en 2020 le prix Apollinaire pour son recueil *Petit Éloge de la lumière nature*. En 2021, il publie chez Gallimard, dans la collection « Continents noirs », *Le Temps liquide*, des récits où palpite la veine autobiographique.